

XYZ. La revue de la nouvelle

R.S.V.P.

Christiane Lahaie



Number 97, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2794ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lahaie, C. (2009). R.S.V.P. XYZ. *La revue de la nouvelle*, (97), 65–69.

Christiane Lahaie

LA MAIN GAUCHE de Sarah repose, ouverte, sur la table. Elle ressemble à une rose blanche un peu fanée. Sarah regarde droit devant, les yeux fixés sur quelque souvenir fluide. Une petite voix gémit en elle, prise d'une douleur subite. Une douleur qui n'a ni nom ni visage.

Quand Sarah l'entend, ses dents se serrent. Elle rentre les épaules et plie l'échine. Une posture d'ancolie. Avec le temps, elle aurait aimé apprendre à se redresser, à cambrer les reins comme une gitane en train de danser, le dos tourné au feu qui la réchauffe. Au lieu de ça, rien. Que des contractures, là, au niveau des omoplates. Là où, tandis que Sarah prenait ses repas, sa mère lui enfonçait la jointure d'un majeur replié et rigide.

« Tiens-toi droite ! » rugissait-elle.

Le matin, pour ne pas oublier qu'elle a un corps bien à elle, Sarah traverse à pied la Petite-Italie, puis marche sur le boulevard Saint-Laurent. Elle se sent faible et s'essouffle. Est obligée de respirer. D'autres fois, elle a le vertige. Ce n'est pas elle qui avance, mais la rue qui déambule en elle. Ces passants qui la bousculent, ils ne daignent même pas la toiser. Peu à peu, ils l'avalent, la digèrent et la régurgitent. Alors, elle s'éveille, étonnée d'avoir quitté son lit sans trop s'en apercevoir. Seul son pas hésitant scande la journée.

Sarah n'a jamais faim. Jamais soif. Son estomac et sa gorge, perpétuellement noués, ne demandent rien. Ils reçoivent peu, du reste. Une banane à peine mûre suffit ; un sandwich acheté à l'épicerie du coin, c'est déjà trop. Quoi que Sarah fasse, elle ne parvient pas à combler le trou qui se creuse en elle, pas plus qu'elle n'arrive à neutraliser ce qui lui vrille les entrailles.

Si elle y pense, Sarah s'arrête devant les vitrines des boutiques. Elle ne reconnaît pas la femme qui lui fait face. Son reflet lui paraît trop vivant, trop beau, trop vrai. Car Sarah flotte tel un fantôme dans la ville agitée. Ce qu'elle aimerait par-dessus tout, c'est disparaître. Ne plus avoir à nourrir ce corps qui ne lui procure aucun plaisir.

« Je t'interdis de voir ce garçon ! Toi, tu vas étudier et devenir quelqu'un ! »

Non, Sarah n'a pas droit à l'erreur. La couleur pourpre de ses souliers s'agence parfaitement avec celle de son sac, de ses gants, de son tailleur. Seule note discordante : les dessous de coton gris. La dentelle, c'est pour les putains, pour les femmes dépourvues d'intelligence ou pour celles qui reluquent les garçons.

Sarah n'a personne dans sa vie. N'a pas de vie non plus. Elle en mime les gestes, les paroles et, plus rarement, les soupirs. Elle sourit quand il le faut, s'émeut quand la situation l'exige — baptême ou enterrement — et fait semblant de s'extasier devant le nouveau sac Vuitton de sa supérieure immédiate. Elle feint même d'ignorer les ceillades lubriques du grand viking, un collègue à la crinière blonde qui porte R.S.V.P. de Kenneth Cole.

Il arrive pourtant à Sarah de s'imaginer dans un grand lit avec lui. Ça lui prend vers la fin du mois, au milieu de son cycle, quand les hormones enflamment sa chair. Alors, elle s'empare de Blue Peter, un godemiché de latex bleu offert par une amie. Elle le lubrifie soigneusement, l'insère en elle et s'applique. Avec frénésie. Mais ça ne dure pas longtemps. Après, Sarah se lève pour nettoyer l'instrument, l'enrobe dans un papier-mouchoir et le range dans le tiroir de sa table de chevet.

Au bureau, Sarah a appris à en faire le moins possible. Pendant des siècles, on a abusé de son zèle, de son dévouement, de sa candeur. Désormais, elle laisse les dossiers traîner, les formulaires s'accumuler. Elle exècre ces individus prompts à toucher leurs indemnités, à encaisser le chèque qui va leur permettre de traîner leur misère jusqu'au mois suivant. Car on ne prend pas soin d'elle. Qui compense pour sa vie cassée ? Qui l'aide à ramasser les miettes de son petit pain quotidien ?

Midi sonne. Sarah se lève, va prendre un récipient de plastique dans le réfrigérateur de la cuisine commune, l'ouvre et grignote quelques carottes pendant que ses collègues, repus, discutent du dernier match du Canadien. Encore une défaite. Encore la faute de l'entraîneur. Tout est toujours la faute de celui qui assume ses responsabilités. C'est pour ça que Sarah a lâché le morceau. Tout ce

qu'elle prenait à cœur, tout ce qui comptait vraiment pour elle, elle l'a laissé aller. Depuis, elle respire mieux. Mais la gorge et l'estomac sont demeurés noués. À force d'avaler des couleuvres, on finit par avoir les entrailles pleines de vipères. Quand, d'aventure, le ventre de Sarah se gonfle, elle les imagine grouillantes et vilaines ou les baptise du nom de ceux qui lui font du mal.

La nuit, Sarah rêve. Elle gravit des montagnes qui ne cessent de s'étirer vers le ciel. Elle navigue sur une mer démontée pendant que des sirènes l'injurient et la lacèrent de leur longue chevelure dégoulinante. Elle tente de crier, de s'extirper de son atonie. Pour que le cauchemar s'arrête. Pour que la chauve-souris qui la possède s'envole dans la nuit agonisante.

Sarah ouvre un œil. Puis l'autre. Elle retrouve les murs étroits d'une pièce silencieuse. Plus que cinq minutes avant la sonnerie du réveil-matin. Pas la peine de continuer ainsi. Sarah se lève et déserte la chambre des supplices.

Le week-end, elle essaie de rattraper le sommeil perdu et reste couchée jusqu'à midi. Elle traverse la rue Jean-Talon à la hâte, achète du fromage et des croissants, confiante que son butin la mettra en appétit. Mais tout change si peu. Le fontina a un goût trop prononcé ; la pâte pur beurre encrasse le foie. Sarah déglutit péniblement. Attend le jour où elle pourra avaler d'un trait le verre de jus d'orange qu'elle se verse sans conviction.

« Mange ! T'es maigre comme un clou ! »

Sarah voudrait bien. Mais son corps s'y refuse. Trop de bruit, trop de choses à faire, trop d'exploits à accomplir, de plaintes et de récriminations à supporter. Sarah n'en peut plus de fuir le Minotaure dans sa vie-labyrinthe.

Si la tension devient insupportable, Sarah croque des cachets. Des blancs ou des jaunes, amers comme de l'écorce d'agrumes. Ça la calme un brin. Pas assez. Pour être zen, il lui en faudrait des dizaines, ingurgités à la chaîne, mais son médecin ne veut pas. Ce qu'il lui faut, c'est marcher, courir, faire bouger ce squelette coincé dans son adrénaline. Sarah essaie. Elle va à pied jusqu'au travail, prend l'escalier et écoute en boucle les disques de relaxation qui se succèdent dans son lecteur CD. À force de les entendre, Sarah a

commencé à s'énervier. Ce qui la soulagerait maintenant, ce serait de les balancer par la fenêtre. Mais elle se retient. Il ne faut pas céder à son impulsivité, ni polluer l'environnement. Car, oui, Sarah émet du CO₂. Pas beaucoup. C'est toutefois plus fort qu'elle : ses gaz, ses microbes et ses bactéries, elle se voit bien obligée de les partager avec les autres. Sarah baigne dans le Purell et se désole de ce que seulement 99 % des germes soient anéantis. Aussi, la nuit, entre deux cauchemars, Sarah a-t-elle des fantasmes. Elle se roule dans la boue avec le grand blond qui porte R.S.V.P. de Kenneth Cole. Au petit matin, elle frotte sa peau blanche sous un jet d'eau très chaude, de peur qu'elle ne dégage une odeur d'argile. Ou un parfum.

Sarah a la nausée. Tous ces gens qui s'empiffrent autour d'elle quand elle consent à aller au restaurant... Le grand blond a insisté. Elle a dit oui. Par obéissance. Parce qu'elle a l'habitude de combler les désirs d'autrui plutôt que les siens. Puis ils sont partis dans une Volvo familiale, ont trouvé un stationnement discret et fait ça parmi des livres d'enfants et des jouets disloqués. Sarah se demande si elle ne préfère pas le godemiché. Pas besoin de parler après. De dire des bêtises ou de s'entendre susurrer à l'oreille :

« Ma femme, si je la quittais, elle ne le supporterait pas. »

Autant dire que Sarah n'est pas bâtie pour le bonheur. Elle l'avait constaté déjà, mais de l'entendre de la bouche de son médecin, c'est encore plus gênant.

« Votre problème, c'est que vous ne sécrétez pas suffisamment de sérotonine. »

Le bouquet de roses du lendemain sur le guéridon, la bague en cristal de Baccarat, les séjours dans des centres de thalassothérapie, rien ne la guérit. Rien. Pourtant, il doit bien y avoir un arc-en-ciel quelque part qui attend avec, à sa base, un seau d'or.

Sarah ne pensait pas en venir là, mais elle songe à la retraite. De plus en plus souvent. Elle se voit sur une plage, un jus d'ananas à la main et une bande de serviteurs à ses pieds. Puis elle se mire dans la glace et se demande quelle zone de son physique anguleux elle pourrait bien vouloir protéger du soleil.

Ce matin, Sarah a trébuché en sortant de la douche. Elle n'a pas d'énergie. Le jet trop chaud, sans doute. Et cette chevelure de plus

en plus clairesemée qui retient mal la couleur. Elle ressemble à un soleil de novembre qui se demande avec quoi il pourrait bien déjeuner. Elle se prend à envier les mésanges qui se contentent de tournesol noir ou de mie de pain rassis.

Dans la cuisine, elle ouvre un godet de yogourt. Le jette aussitôt. L'eau s'évapore depuis un moment quand Sarah débranche la bouilloire. Dans une tasse, un sachet de thé vert patiente. Les heures passent et il attend toujours qu'on l'abreuve. Le téléphone sonne, mais Sarah ne répond pas. À l'autre bout, celui qui porte R.S.V.P. de Kenneth Cole s'inquiète un peu pour cette femme dont il a caressé les hanches creuses comme un tombeau.

Sur la table, la main gauche de Sarah repose. Dans le bras de Sarah, le sang s'est figé. Le cœur a réclamé, en vain, sa dose de potassium.

Sarah, bien droite et les yeux écarquillés, sourit.